HACHETTE

Jean Duvignaud

Le Propre de l'homme

Histoire du comique et de la dérision

« La Force des Idées »
Collection dirigée par
François Azouvi

ISSN 0240-2092

LE PROPRE DE L'HOMME

8°R
83825
(9)

mf 596773

DU MÊME AUTEUR

Essais

Pour entrer dans le XX^e siècle
L'Acteur, sociologie du comédien
Les Ombres collectives, sociologie du théâtre
Chebika
Le Langage perdu
Anomie, hérésie et subversion
Le Don du rien
Sociologie de l'art
Le Jeu du jeu
Fêtes et civilisations
Les Berbères
Le Ça perché
Klée en Tunisie

Fictions

Quand le soleil se tait
Les Idoles sacrifiées
Le Piège
La Chasse à l'aigle
L'Or de la République
L'Empire du milieu
Le Favori du désir

Théâtre

Marée basse

Enquêtes

La Planète des jeunes (avec J.-P. Corbeau)
La Banque des rêves (avec J.-P. Corbeau et F. Duvignaud)
Les Tabous des Français (avec J.-P. Corbeau)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

JEAN DUVIGNAUD

LE PROPRE DE L'HOMME

HISTOIRES DU COMIQUE ET DE LA DÉRISION

1133

HACHETTE
littérature

DL-18-03-1985-07101

© Hachette, 1985.



Pour Mathieu

AVANT-PROPOS

Ai-je jamais cessé de voir dans la société ou l'histoire l'effet d'une vaste comédie, d'une farce ?

Cela vient de loin — de l'époque où je me suis, adolescent, mêlé à la piétaille guerrière de la Résistance : j'avais rompu les liens avec les carrières, les ambitions, les institutions que je croyais ruinées à jamais : je songeai à quelque vaste redistribution des chances et des choses. Étions-nous nombreux à partager cette utopie ?

Revenu à Paris après quelques mois de nomadisme, je retrouvai en place, et parfois nantis, la plupart de ceux avec lesquels j'avais imprudemment fait ces rêves d'absolu. Les engagements contractés alors, parfois par dépit, m'ont appris bien des choses sur le double jeu des politiques : la terreur nucléaire protégeant la paix, le sanglant exercice du pouvoir de l'Ubu stalinien, au nom de « l'homme, ce capital le plus précieux ». Ou, plus banalement, le maquignonnage. Le destin n'était plus dans l'histoire. Il se dispersait en bouffonnerie.

Donc, partout la comédie, humaine ou sociale, comme on voudra : des idées vendues pour argent comptant ou des résolutions dissimulant des forces de connivence ou d'intérêt. Souvent le confort. Autant de masques. Mais il fallait « jouer le jeu » et, pour manger, prendre sa part de la farce commune, revêtir le déguisement d'un métier, moi qui ne voulais rien être, devenir quelqu'un, s'embusquer derrière des passions, des fictions...

Des fictions... Qui sait ? Le parti pris d'écrire des romans ne vient pas du seul plaisir littéraire de figurer parmi les auteurs mais résulte aussi du sentiment aigu de la dérision humaine. On peut en trouver d'illustres modèles depuis Retz, Saint-Simon, Casanova, Chateaubriand, Proust.

Un parti pris qui n'est pas sans colère. Mais il n'existe pas de mirador d'où l'on puisse juger de l'action des hommes : les « valeurs » sont perverties, nous pataugeons en somnambules sur le même terrain vague. C'est, du moins, ce que j'ai tenté de dire.

Se mettre en scène pour tirer de soi une figure bouffonne, cela, je le retrouvai chez mes amis du théâtre qu'on appelait à ce moment « nouveau » : la représentation paraissait interdire à l'homme de se draper dans la somptueuse image du héros de la pureté et du tête-à-tête avec l'absolu. Et la « belle âme » finit par tricoter des chaussettes pour les enfants qu'elle n'a jamais eus.

Après cela, j'allais découvrir une figure comique que j'ignorais encore, quand je séjournai dans un pays d'Afrique où le hasard et l'amitié voulurent que j'approche au plus près l'exercice de la puissance politique. Et que je découvre la connivence qui s'instaure parfois entre la souveraineté et le spectacle : la grande affaire ne fut-elle pas alors de rétablir entre un leader et le théâtre un courant coupé par la rentabilité du marché et de prolonger la gloire par la libre invention de la scène imaginaire ?

Un théâtre construit au bord de la plus belle des mers m'apprit combien les passions fictives mobilisent la trivialité d'une vie quotidienne dominée par l'arrivisme autant qu'elles servent de miroir illusoire et déformant au prince qui s'y reconnaît. Ajoutons à cela la mise en scène de fêtes abritées dans des jardins d'été ou des maisons heureuses — autant de pièges auxquels on prenait la conscience de tous : ne tire-t-on pas les ficelles des marionnettes humaines avec des rêves ou le désir ? Aurais-je écrit sur le théâtre, si j'eusse été privé de cette expérience ?

La vocation de la sociologie, avec ce qu'elle implique, pour les gens de ma génération, de philosophie, de connaissance historique et de recherche au plus près de la vie n'est pas étrangère à cette illumination comique : ce qu'on est, ce qu'on veut, ce qu'on croit n'affronte-t-il pas l'insurmontable obstacle qui oppose la pratique et l'intention ? Depuis qu'aucun ordre divin ne légitimise les rôles ou les fonctions, nos sociétés ne sont-elles pas rongées par une sorte de perversion ?

Un malin génie, un démon sordide paraît d'ailleurs à l'œuvre dans ce siècle qui se complaît à bafouer les rêves, les utopies, les idées-forces les plus audacieuses et les plus fécondes. Il ne suffit pas de dire

que les idées se détruisent en se réalisant. Quelque chose de plus insidieux est à l'œuvre qui détourne le dynamisme de l'idéal vers son contraire. Un nihilisme caché. En constater les effets, voilà déjà une tâche comique.

Que je me sois attaché à la vie d'un village perdu du Maghreb, à l'entrée dans la vie de jeunes Français, aux rêves de nos contemporains, aux tabous sans cesse mouvants ou bien à l'hérésie individuelle des poètes ou des criminels — j'ai sans cesse retrouvé la dérisoire perception du monde. La fête elle-même, aujourd'hui, n'échappe point à cette falsification. Je ne sais plus quel théologien allemand du siècle des Lumières voyait dans l'histoire malheureuse des hommes la manifestation de la « colère de Dieu ». Dieu n'est plus : il reste la gesticulation.

Plus tard, j'ai pu souffrir comme tout un chacun, le poids du malheur, le moteur est resté le même. Comment, sans rire, assister aux conférences, aux colloques, aux conseils dans lesquels chacun joue son rôle plus ou moins bien et sans savoir qu'il joue dans une pièce truquée ? L'histoire est bien cette aventure absurde racontée par un idiot — un bouffon, plutôt.

Rire des autres, rire de soi... Il manquait le rire de la femme qu'on aime ou le rire d'un enfant. Ils ne sont pas « innocents » comme on se plaît à dire. Ils révèlent une dénégation éphémère, de l'individu contre le poids du monde établi, l'irrépressible. Comme le rire des misérables affamés du Brésil ou de l'Inde : une hystérie qui démonte les codes — réponse à la terreur, à la torture, à la bêtise des systèmes économiques ou politiques, à l'ennui.

User du rire contre le « cagot » dont parlait Rabelais, le pédant qui se durcit dans l'exercice d'un rôle, contre le « grand sérieux » dont parlait Nietzsche : explosion éphémère sans doute et qui ne sert à rien, comme le plaisir, le bonheur, la volupté. Mais qui, pour un bref instant, arrache l'homme à l'Histoire qui entretient son malheur mais qui porte avec lui les germes du futur. Signe de joie, assure Spinoza. Le comique, la dérision ne proposent-ils pas l'image d'une révolution permanente de l'homme contre l'inéluctable ?

INTRODUCTION

Rien n'est simple — surtout pas le comique ou le rire...

Car il ne suffit pas de répéter que « le rire est le propre de l'homme » ni d'associer des idées floues autour d'un mot, élevé par une sorte de magie à la dignité d'un mythe, de mesurer des réflexes, de spéculer sur des archétypes ou sur une douteuse tradition. Il vaut mieux se demander : qu'est-ce que l'homme cherche à atteindre à travers le comique ? Existe-t-il une perception dérisoire de l'homme, de son image et de la vie ?

Sans doute faut-il d'abord se dépouiller des distinctions arbitraires ou abstraites qui opposent le comique, l'humour, la dérision, le grotesque : les gestes, les fictions, les paroles, les dramatisations qu'impliquent les uns et les autres s'apparentent au même parti pris, suggèrent la même connivence — celle de bouleverser l'ordre du monde par une seconde, si brève soit-elle, d'hilarité.

Moïse ne rit pas. David danse gravement autour de l'Arche. On évoque rarement le rire de Mahomet ou celui de Jésus. Parvenu au terme de ses métamorphoses, le Bouddha ne rit pas, il sourit. On parle du rire homérique des dieux antiques, mais les Grecs avaient déjà fait de leur ciel un vaudeville, et l' « hilarité implacable » dont parle Hugo est celle du masque d'argile des figurations hellénistiques ou romaines. En Afrique, le rire accompagne la plupart des gestes de la vie commune. En Chine, au Japon, le rire est codé. L'Indien des Andes écrasé par des siècles de domination ne retrouve le comique qu'à l'occasion de certaines fêtes.

Et puis le comique n'apparaît pas en tout lieu : des pans entiers de l'histoire semblent échapper à la dérision, soit que telle ou telle religion en interdise l'usage, soit que des malheurs enferment l'homme dans la détresse. Pourtant, fût-elle terrifiante comme celle des Aztèques, la peur de l'au-delà n'exclut pas toujours le rire. L'homme, après tout, semble trouver dans le rire une agression momentanée contre l'ordre du monde et celui des hiérarchies.

Cependant, il est vain d'attribuer le comique à quelque situation sociale : partout le riche bafoue le pauvre et le pauvre le riche, le dominateur le dominé et le misérable le puissant, l'homme la femme et la femme l'homme, le croyant l'impie et le mécréant le bigot. Le rire n'a pas de frontières sociales et se gausse de tout : voilà qui commande la prudence.

Prudence qui conduit à se demander à quelle région de la vie commune ressortit le comique. Justement, on parle de ce trou noir qui échappe aux investigations des astronomes et qui s'étendrait au-delà des regards terrestres : une semblable zone d'ombre n'émerge-t-elle pas dans l'existence collective ou individuelle — et pour laquelle anthropologues, sociologues ou historiens disposent de peu d'instruments de connaissance ?

L'étude des règles, des fonctions, des mentalités, des structures et de leurs combinaisons diverses répond sans doute au ferme propos de définir la constance, la cohésion et la conservation des sociétés. Elle nous dit rarement comment les femmes et les hommes acceptent, subissent, contournent, déforment ces contrôles et ces prescriptions invisibles ou non qui définissent une culture. Nous ne savons pas grand-chose de la manière dont les vivants vivent la société...

Dans le meilleur des cas, on nous renvoie au marginal, l'atypique, autant de termes avec lesquels on tente de conjurer ce qu'on ne comprend pas. Et cela ne rend pas compte de la flânerie, de l'attente, du jeu, des passions, des moments inutiles de l'existence. Auguste Comte ne constatait-il pas que les hommes avaient construit davantage pour

les morts ou les dieux que pour les vivants ? C'est vrai : n'a-t-on pas consacré plus d'énergie pour l'invisible et l'inutile que pour le « nécessaire » ?

Et cela nous renvoie à une région inexplorée de l'expérience des hommes. Cette part qu'on trouve dans la fête, le jeu, le sacré, le plaisir, l'art sans doute, et le comique certainement.

Au cours de quelques années de séjour au Maghreb, j'ai côtoyé dans un village, Chebika, cette région mal connue, sans pouvoir alors en saisir l'importance. J'avais utilisé le mot arabe *halk* pour désigner ce « noyau dur » de la vie quotidienne du village, une clepsydre — *gaddous* —, centre du microcosme où se réunissaient les hommes durant de longues heures. Lieu de bavardage, de ragots, de jeux et de plaisanteries. Connivence de flânerie et de dérision qui ne s'insère dans aucune des activités journalières — répartir les eaux, jardiner, récolter les dattes, négocier avec les nomades de la steppe campés au pied du village.

Une région de la vie commune qui échappe aux règles, aux prescriptions et qui se prolonge sans but, en dehors du travail ou même des relations de famille. Région de convivialité imaginaire — échappant à toute structure, à toute fonction.

C'est bien plus tard, et après d'autres constats faits au Nord-Est brésilien, au Népal ou au Maroc, que j'ai appris à comprendre l'importance de ces moments ou de ces lieux d'attente ou de flânerie, et aussi celle des manifestations « incasables » qui s'y produisent : des actes, des paroles qui ne servent pas à la survie ou à la reproduction de la vie sociale. L'Europe même, avec ses petits cafés, ses convivialités multiples, ses « niches », suggère de comparables expériences. N'y retrouve-t-on pas cette « finalité sans fin » dont parlent les philosophes, et qui ne concerne pas seulement la création artistique ?

Le comique, la dérision n'appartiennent-ils pas à cette région obscure et indéfrichée ? Car il n'est pas certain que

l'expérience humaine s'épuise tout entière dans le discours qui la représente, que le langage lui-même recouvre la diversité et la sorte d'infinité de la vie. Et si la plupart des livres écrits sur le rire renvoient à des textes littéraires, il faut constater que ces textes ne sont pas les seules manifestations du comique. La question qui se pose est alors celle-ci : comment une culture, une société en vient-elle à se représenter le spectacle du monde comme une fête burlesque ?

Nul ne peut embrasser ni prévoir les métamorphoses de l'espèce humaine, les multiples hérésies, les mouvements qui emportent les groupes et les individus, les innombrables déformations que l'homme fait subir à l'image du monde, des dieux et à la sienne propre. Là, pourtant, dans ce *Festnachtspiel,* ce « carnaval », émergent les figures de la fête, du jeu, de l'imaginaire comique — un comique qui change de forme et de sens avec les paysages humains différents dans lesquels il est pris, et dans lesquels il puise son aliment.

C'est cette perception comique de la vie — « cette farce à mener par tous », dit Rimbaud — que l'on tente ici de saisir...

LE MUSÉE DU RIRE

Les anthropologues et le rire

Ethnologues, anthropologues ne parlent guère du rire. Sans doute se défient-ils du comique et des aspects hilarants de la vie commune ? Il est vrai que la dérision trouble la cohérence des systèmes, la logique interne des structures ou la gravité des observateurs...

Pourtant, les notes prises au jour le jour (quand elles sont publiées), les entretiens enregistrés, les photographies, les films montrent des moments d'hilarité qui s'effacent ensuite dans le discours élaboré. Si rares soient-elles, ces indications épisodiques existent, bien qu'une sorte de pudeur les dissimule. On constate que si le comique est absent des premières grandes études anthropologiques — les Australiens sont désespérément sérieux pour Spencer et Gillen ! —, le rire n'est pas absent dans les livres de Malinowski ou de Griaule, d'Oscar Lewis ou de Pierre Clastres.

Cela correspond sans doute à une attention plus vive portée à la substance même de la vie dans sa confuse effervescence, et à une compréhension plus aiguë de manifestations dont la visée échappe aux interprétations classiques. Ces données disséminées peuvent suggérer une sorte de nomenclature simple : l'allégresse qui, chez certains peuples, accompagne la vie quotidienne ne se confond pas avec le rire codé qui s'établit ici ou là de groupe à groupe ; le comique que suggère une possible transgression des règles traditionnelles ne s'identifie pas au rire qui explose dans les jeux, la fête, non plus qu'à la dérision qui corrompt les mythes ou l'ordre établi. Chaque ensemble humain porte avec lui ses formes de comique...

Voici le rire qu'on observe si aisément en Afrique — « le rire n'a pas de couleur », dit Jane Rouch — et qui paraît inséparable des pratiques communes ou de l'exercice joyeux de l'existence collective.

Cela n'a rien d'universel : l'idéal social des Arapesh de Nouvelle-Guinée implique de « feindre la violence, l'agressivité et l'arrogance », comme dans l'ancien Japon de l'époque du prince Genji ; le code, établissant les relations entre les hiérarchies et l'aristocratie, exalte une nostalgie, une tristesse, le *mono no aware* qui rappelle le *lacryma rerum* des Romains [1]. Le « spleen » est un modèle émotif qui s'impose durant l'époque Heian et qui fait du rire une chose secrète, cachée [1]. Il est possible que certaines cultures aient exclu le rire et le comique de leur comportement quotidien.

Il n'en va pas ainsi ailleurs : certaines activités des Moï des hauts plateaux indochinois entraînent des manifestations plutôt rigolardes, et Jan Myrdal donne des exemples d'une exubérance hilare dans un village de Chine au début de la Révolution, tandis que F. Huxley, à propos des Indiens Urubu du fleuve Gurupi, parle d'un rire qui accompagne les gestes du travail. Dans une région voisine, au bord du fleuve Turi, j'ai vu le même rire accompagner les gestes de la pêche, fût-elle infructueuse, et le repos dans le hamac [2].

Wilfred Thesiger constate aussi quelle jubilation rieuse prolonge la navigation des adolescents dans les marais de l'Euphrate et la méditation des vieux : la vie clanique, isolée du reste du monde, paraît propice à cette exubérante exaltation. A Chebika, dans le Sud tunisien, les filles et les femmes descendent à la fontaine avec de grands éclats de rire, que l'on entend aussi dans les maisons où l'on tisse la laine et même pendant les fêtes du marabout. Auprès des tentes des nomades installés au pied de l'oasis, jeter des graines aux volailles — travail des jeunes filles — provoque l'hilarité [3].

Eibl-Eibesfeldt donne des illustrations de ce comique quotidien chez les Bochimans du Kalahari et les Bâlinais de la région de Saba ; rire pour ainsi dire fonctionnel qui s'ajoute à certains gestes théâtraux : on dramatise comiquement l'exercice nécessaire à la survie du groupe. Covarubias

atteste la même expansivité comique pour une région proche[4].

Il est possible que les sociétés de faible échelle (« unisegmentaires ») soient plus proches de l'allégresse joyeuse qui accompagne les gestes fonctionnels de la vie ; que, parmi elles, celles qui se donnent pour des communautés guerrières répugnent au rire. Là où s'impose une stratification plus complexe, à une plus grande échelle, avec une division réglée des tâches et le plus souvent l'émergence d'une caste militaire ou religieuse, le comique paraît codé. Il existe sans doute des cultures joyeuses et des cultures graves, voire moroses.

Nos sociétés européennes sont dominées par l'idée du péché originel. Produire est une activité triste s'il faut gagner sa vie à la sueur de son front. Le roi Jones dit combien l'esclavage africain en Amérique du Nord a été rendu plus pénible par le puritanisme de ceux des maîtres qui voyaient dans le travail une rédemption[5].

Une autre forme du rire, plus souvent attestée par les anthropologues, est celle qui s'établit selon des règles précises, entre des individus de lignage différent, les *joking relationships* de Radin, les « parentés à plaisanteries » de Mauss ou les « parentés de libre parler » de Leenhardt[6]. Chez les Crow (Lowie), les Winnebago (Radin), les peuples des îles Banks (Rivers), de la Nouvelle-Calédonie (Leenhardt), et les Ashanti (Ratray), pour ne citer que les classiques, des différences existent dans l'attitude des individus vis-à-vis de leurs proches : tel homme est réservé et sérieux avec sa parenté ou son alliance et n'échange que des moqueries avec ses cousins croisés — qui le lui rendent bien. Malinowski ne parle-t-il pas des rapports de jeu et de plaisanterie qui s'établissent entre le fils et le père réel, tandis que les relations avec l'oncle sont sérieuses — et cela pour une société qui ne paraît pas faire de lien entre l'acte sexuel et la naissance[7] ?

Derrière cette agression risible, sélective et réciproque se cachent sans doute à la fois la reconnaissance des lignages différents, un amas de connotations émotionnelles et une tentative pour surmonter par le rire une de ces « coupures »

qui s'établissent entre les âges, les sexes, les appartenances familiales[8]. Mauss y voyait un cas particulier de l'échange qui façonne la vie commune.

Ces « parentés à plaisanteries » seraient aussi un aspect de cette dérision orientée et définie qui entraîne un individu à prendre sur soi tous les caractères du risible : le « décepteur » des Indiens du Canada, le bouffon en Afrique, voire dans les cours princières du Moyen Age, le Yorrick, le Falstaff, le gai luron des fabliaux ou des contes (Van Gennep). « Moquerie et raillerie servent à maintenir l'homogénéité du petit groupe, et l'on se moque de celui qui, par son comportement, se démarque de la norme. On fait ressortir son comportement en l'imitant[9]. » Imitation conjuratoire et quelque peu magique qui prend appui sur l'identité différente d'un individu pour en effacer la particularité : on serait alors au foyer du risible, qui n'est qu'un aspect du comique, et dont le théâtre classique européen fournit des exemples chez Ben Jonson ou Molière.

Il y a plus, et les échanges codés du rire débordent le cadre des lignages ou des personnages atypiques : Don Talayesva, dans *Soleil Hopi,* fournit des exemples de ce comique qui se matérialise en farces, en « gauloiseries » entre les générations et les sexes[10]. Ainsi, les tantes du père montent contre ce dernier une grosse plaisanterie qui déchaîne l'hilarité. Ou bien un Hopi marié prépare une farce « pour se payer la tête de sa femme », en prenant ses précautions pour que l'on sache bien qu'il s'agît d'une blague. Ou bien encore, l'enfant Hopi s'empare du costume des *Katcina* — ces divinités médiatrices entre les hommes et les forces cosmiques et sous le déguisement desquelles viennent danser quelques « sages » de la tribu — afin d'exécuter quelques pitreries.

De la même manière, les femmes Mundugumor de Nouvelle-Guinée se moquent des autres femmes dont le costume paraît inopiné, désuet ou emprunté à l'étranger. Chez les Samoans, Mead note aussi le rire des femmes s'adressant aux garçons maladroits lors de flirts sophistiqués[11]. Pendant l'initiation des jeunes dans le rituel Nkang'a

des Ndembu de Zambie, les femmes dansent en se moquant des mâles, en figurant grotesquement leurs différences anatomiques. Constat surmonté de la particularité antagoniste qui semble en appeler au fantasme platonicien de la « bête à deux dos », de la fusion des sexes [12].

Différences de lignage, différences sexuelles, mais aussi différences entre les vivants et les morts. Chez les Kissi de l'ancienne haute Guinée française, un allié de la famille du défunt — le *bora* — déguisé d'oripeaux, « vient sur la place publique, au moment des funérailles, jouer un rôle grotesque où il s'ingénue à parodier le mort ». Ce personnage « se classe dans une catégorie d'institutions aujourd'hui bien connues où l'alliance entre groupes s'exprime par une interdépendance rituelle, par des plaisanteries traditionnelles. Le groupe A, qui fournit ses femmes au groupe B, possède de ce fait sur B une créance illimitée : toute mort dans le groupe preneur B sera tenu par les utérins A pour un affront, à tout le moins une négligence justifiant la conduite scandaleuse de ces derniers aux funérailles où ils interviennent dans un rôle grotesque, renversant la nourriture, pillant la demeure mortuaire, barrant la route au cortège funèbre [13] ». Pourquoi s'en étonner ? La mort n'est triste que pour ceux qui attendent de l'au-delà l'horreur ou le jugement.

Un Indien Crow s'écrie dans un conte cité par Mauss : « Je ne le tuerai point, mes parents à plaisanteries se moqueraient de moi. » Et Leenhardt ajoute : « Ce n'est pas la crainte du gendarme qui est le commencement de la sagesse, mais l'appréhension de cet élément de liberté laissé au sein d'une société qui n'a pas encore poussé les contraintes rituelles au-delà de ce qu'exigerait une sage ordonnance de la vie organique [14]. » Est-il possible que le comique codé de ce genre de relations sélectionnées puisse aider l'homme à comprendre la relativité de son action ? S'agit-il d'une aurore de l'éthique ? On peut parler d'une structure dérisoire du monde.

Peut-être n'a-t-on pas prêté assez d'attention à cette remarque de Mauss : « Les obscénités, les chants satiriques,

les insultes envers les hommes, les représentations ridicules de certains êtres sacrés sont d'ailleurs à l'origine de la comédie. Tout comme le respect témoigné aux hommes, aux dieux et aux héros nourrit le lyrique, l'épique, le tragique [15]. » Alors : deux voies possibles où s'engouffrent sérieux ou dérision ? Sans doute pas. Il faut qu'apparaisse une trame stratifiée de la vie commune pour que la dérision se détache des relations de lignage, des oppositions entre les sexes, entre les morts et les vivants : la sociabilité exaspérée qui accompagne ces dérisions ressortit à la vie de petits groupes immergés dans l'environnement fluide de la steppe, de la forêt ou de la montagne. Les pratiques bouffonnes qu'on repère dans la vie archaïque hellénique et qui se prolongent dans les campagnes grecques bien au-delà de la période classique relèvent davantage de l'anthropologie que de l'histoire de l'art...

C'est vrai : « L'opposition des sexes [...] a un rôle fonctionnel dans toute vie religieuse où elle se traduit à l'occasion par un antagonisme symbolique et dans les transpositions mythiques de drames rituels où l'hostilité est portée aussi loin qu'il se puisse : on n'a qu'à rappeler ces usages de fêtes où s'échangent les injures et les moqueries ou, dans les légendes, les crimes des Lemniennes et aussi bien celui des Danaïdes [16]. » Oui, mais rien de tout cela ne concerne une douteuse origine de la comédie : c'est dans la cité et par la transformation mutilante de ces rites ruraux qu'Aristophane conçoit *Lysistrata* ou *L'Assemblée des femmes :* une dérision qui transpose bien au-delà d'elles-mêmes les « parentés à plaisanteries »...

Autre aspect du comique évoqué par les ethnologues : la déformation grotesque, la simulation d'un autre par le rire.

« Noël 1950... Ingapalouk me mime le boiteux Asarpanjouak lorsqu'il fait l'amour : c'est grotesque et odieux. Imima, après s'être enveloppé d'une étoffe noire, s'amuse à singer le *padassi* (le pasteur) lisant dévotement l'Évangile. Il se démet la mâchoire pour m'imiter lorsque je tire au fusil. Tout le monde rit [17]. » Les Eskimos suscitent la dérision par